

La liturgie romaine : une révélation voilée¹

Martin Mosebach

Lorsque l'on dit que la liturgie romaine est une révélation voilée, il convient tout d'abord de préciser de quelle liturgie on parle. En 1968, le pape Paul VI a introduit une nouvelle liturgie qui, sur de nombreux points importants, s'écarte de la liturgie qui, pendant mille cinq cents ans, fut la seule valide et qui, dans la vie de l'Église, s'est trouvée marginalisée par la nouvelle. On voit mal comment on pourrait dire de cette nouvelle liturgie que c'est une « révélation voilée » dans la mesure où elle a été dépouillée d'un bon nombre de très anciens signes sacramentels. Néanmoins, depuis quelque temps, les dicastères romains qualifient l'ancien rite de « classique », et le sens le plus évident que cela peut avoir, c'est qu'il est considéré comme une référence valide du sacrifice et de la prière liturgiques. En 1984, le pape Jean-Paul II a précisé les conditions d'emploi des anciens livres liturgiques ; récemment encore, il a lui-même célébré une messe selon l'ancien rite. Il semble donc que l'on puisse traiter de l'ancien rite sans n'y voir qu'une question purement scientifique. C'est la raison pour laquelle, dans le présent exposé, cette dimension de « révélation voilée » sera considérée exclusivement à partir des livres de l'ancien rite, dont on peut dire effectivement, compte tenu du nombre et de l'importance des éléments voilés que l'on y trouve, qu'il s'agit d'une « révélation voilée » ou, mieux encore, que ce rite « voile pour mieux révéler. »

Le premier exemple en est le célébrant, qui porte des vêtements dont chacun a un caractère symbolique. Pour commencer, il passe autour de son cou l'amict en récitant une prière sur le casque de Dieu qu'il est en train de poser sur sa tête ; mais, ce qui est voilé, c'est un geste qui signifie beaucoup plus encore dans l'Antiquité païenne et juive : le repentir et le deuil ainsi que la révérence due au lieu sacré. On remarque que, dans de brèves prières, le prêtre revêt les caractéristiques et les vertus associées à chacun des vêtements sacerdotaux –telles que la chasteté, la force et l'humilité–, véritablement comme des parties de l'armure dont parle saint Paul.

Le prêtre « revêt » littéralement l'homme nouveau, le Christ. Bien entendu, il demande qu'à cette vêtue extérieure vienne correspondre une transformation intérieure. Il n'en reste pas moins que, fondamentalement, il s'agit d'un acte extérieur : la grâce vient d'« en haut », c'est-à-dire de l'extérieur, et l'homme ne considère pas sa perfection comme le résultat de ses propres efforts mais comme un don, qu'il s'approprie en se vêtant et qui vient d'en dehors de lui. Dans le cas de

¹ Actes VIII. Versailles. 8 au 10 novembre 2002.

l'évêque, cela va plus loin encore : il enfle des gants et des chaussures et il est donc complètement « emballé » ; je ne peux m'empêcher de penser ici à la description que donne Mircea Eliade de ces prêtres de certaines tribus africaines qui doivent être portés pour ne pas toucher le sol, ce qui leur ferait perdre leur force magique². De plus, cet « habillement » de l'évêque souligne bien qu'il possède la plénitude du sacerdoce dans la mesure où il revêt en particulier les vêtements qui correspondent aux différents ordres : outre les vêtements sacerdotaux proprement dits, il porte la tunique du sous-diacre et la dalmatique du diacre. Enfin, lorsqu'il accomplit une action sacramentelle et qu'il prend l'hostie dans ses mains, il enlève ses gants pour transmettre le flux béni qu'il a lui-même reçu au moment de l'imposition des mains, lors de sa consécration épiscopale.

L'évêque est accompagné de servants d'autel dont les épaules sont recouvertes d'une bande de tissu appelée voile huméral –*velum*– ; ils ont pour fonction de tenir, pendant la liturgie, les insignes épiscopaux : mitre et crosse, ce qu'ils font les mains recouvertes du voile huméral ; autrefois, d'ailleurs, on portait aussi l'évangéliste les mains recouvertes par les vêtements de messe. Se recouvrir les mains est un geste de respect qui remonte à l'Antiquité et qui exprime la condition de serviteur. Aujourd'hui encore, dans le monde profane, les domestiques qui servent à table portent parfois des gants blancs : c'est une lointaine référence aux anges redoutables –décrits dans l'Apocalypse de saint Jean– qui se tiennent devant le trône de Dieu et qui, de leurs quatre paires d'ailes, cachent leurs mains, leurs pieds et leur visage. L'Apocalypse est le livre liturgique du Nouveau Testament. Comme les anges, les servants d'autel entourent le prêtre qui va égorger l'agneau sacrificiel.

C'est l'Offertoire qui, après les lectures de l'Écriture et la confession de foi, constitue le début du sacrifice proprement dit ; alors, le sous-diacre porte à l'autel les vases sacrés et les oblats. Le calice est recouvert de la patène, sur laquelle se trouve l'hostie. Celle-ci est recouverte de la pale, qui est un linge blanc rigide, et celle-ci est elle-même recouverte d'une pièce de tissu de la couleur des vêtements sacerdotaux : le voile. Ainsi voilé, le calice ressemble à un tabernacle –une tente en miniature– qui cache les vases sacrés. Le sous-diacre porte sur ses épaules le voile huméral avec

² Bien entendu, dans les livres liturgiques, cette relation n'est nulle part confirmée. Les rubriques de l'Occident évitent d'une manière souvent très remarquable toute référence à des concepts mystiques et sacraux, qui est pourtant évidente. Tous les textes liturgiques de l'Église d'Occident sont imprégnés d'un froid rationalisme, d'une volonté affirmée de « ne pas vouloir savoir » à quoi se rapporte chacune des rubriques liturgiques dans le cadre général de l'histoire des religions. Dès les origines –et le conflit entre Pierre et Paul en témoigne–, l'attitude du christianisme à l'égard du paganisme a été fondamentalement déchirée entre deux tendances : d'une part, une attitude stricte et puritaine de rejet, qui ne voulait voir aucune relation entre les « abominations du paganisme » et la religion nouvelle et, d'autre part, une attitude universaliste qui considérait le paganisme comme un second Ancien Testament dans lequel l'Esprit Saint avait, dans l'art et la philosophie, préparé la venue du Rédempteur. Autant, pour les tenants de cette seconde attitude, il était évident que des éléments du sacerdoce ancien se retrouvaient dans le sacerdoce chrétien, autant cette conception était suspecte et abominée par les tenants de la première attitude.

lequel il tient le calice et la patène sur laquelle se trouve l'hostie, que l'on ne voit pas. C'est ainsi, étant voilés, que l'on porte les oblats, tant avant la consécration qu'après qu'ils aient été consacrés, de même que le calice et le ciboire qui contient des hosties consacrées. C'est d'ailleurs toujours ainsi que l'on procède dans l'Église d'Orient : lors de la procession des oblats, avant la consécration, les fragments de pain préparés pour le sacrifice et le vin sont présentés, recouverts d'un voile, à la vénération du peuple. L'offrande ainsi voilée, c'est le Christ qui n'a pas encore été sacrifié, juste avant la crucifixion ; ce n'est pas encore le « signe de contradiction » élevé vers le ciel. C'est aussi le Christ encore revêtu qui attend qu'on lui arrache ses vêtements.

Une fois que le sous-diacre a apporté à l'autel les oblats et les vases sacrés, le diacre lui donne la patène. Les épaules et les mains recouvertes du voile huméral, le sous-diacre prend alors place sur les marches de l'autel et élève devant lui la patène. On a donné deux interprétations à ce geste : d'une part, la révérence due au plat sur lequel va être posée l'hostie consacrée, le Corps du Seigneur. Mais on y a vu aussi une ancienne coutume romaine : au I^{er} siècle, avant de dire sa propre messe, le pape envoyait des particules d'hostie à toutes les églises stationnaires de la ville. Dans chacune d'elles, le sous-diacre, revêtu du voile huméral, présentait cette particule sur la patène pour montrer que le sacrifice que l'on célébrait était en relation avec le sacrifice du pape, chef visible de l'Église et que, le temps et l'histoire étant suspendus, comme dans tout sacrifice de la messe, il n'y avait qu'un seul sacrifice : celui du Christ sur le Golgotha, dont découlent et dans lequel confluent tous les sacrifices liturgiques. Ainsi, cet ange qui présentait l'agneau sacrifié recouvert d'un voile était l'incarnation de la liturgie éternelle, que l'Apocalypse appelle « noces de l'agneau » et à laquelle viennent simplement s'associer les liturgies terrestres lorsqu'ils offrent un sacrifice.

Cette action de voiler la patène était considérée comme si importante à l'époque où s'est constitué le culte qu'elle a été reprise dans les formes simplifiées de la messe. Lorsqu'aucun sous-diacre ne participe à la liturgie, le prêtre, à l'Offertoire, glisse la patène sous le corporal, linge blanc carré sur lequel repose le Corpus Christi –l'hostie–. Lorsque le prêtre accomplit cet acte –et d'autres encore–, il tourne le dos à l'assemblée et cache ainsi ce qu'il fait, de sorte que les fidèles ne les voient pas, et le corps du prêtre constitue alors, en quelque sorte, une iconostase vivante. Il en va de même d'autres actions et gestes, qui se déroulent donc d'une manière « voilée ». À l'iconostase de l'Église d'Orient correspondait en Occident, au premier millénaire, soit une haute clôture de chœur, ou chancel, soit un large espace qui séparait la communauté de l'autel, soit encore un ciborium qui pouvait être entièrement caché par des rideaux ; aujourd'hui encore, à Rome, on peut voir, sur un

certain nombre de ces baldaquins de pierre dressés au-dessus des autels, des barres à rideaux ainsi que de très anciens anneaux de rideaux en bronze.

De tous ces éléments qui servaient à voiler le rite, il n'est resté, dans l'ancien rite d'Occident, que le chancel, réduit à la table de communion, ainsi que le large espace séparant l'autel de la communauté. Mais, en outre, le dos des célébrants, revêtus de vêtements tous de la même couleur, constituait un écran qui empêchait de voir le déroulement du sacrifice. En cela confluent trois courants de tradition. Il y a d'abord celui qui a son origine dans le Temple de Jérusalem, où un rideau protégeait le saint des saints. C'était devant ce rideau que l'on brûlait de l'encens sur l'autel des parfums pendant qu'étaient sacrifiées les victimes sur l'autel des holocaustes. Ainsi donc, à Jérusalem, on sacrifiait devant le rideau. Seul demeurait caché, dans le saint des saints, le Dieu invisible, symbolisé par l'encens. Ce rideau a d'ailleurs fasciné les païens, au point qu'ils l'ont repris dans certains de leurs rites : à l'époque hellénique, il fut volé –il était teint avec de la pourpre phénicienne et il était donc de grand prix– et il fut placé dans le temple de Zeus à Olympie, dans la cella aménagée en avant de la statue colossale de Zeus. De là, on pouvait le dérouler depuis le toit, et il tombait alors dans un coffre orné de reliefs en ivoire, aux pieds de la statue.

Cette innovation apportée au temple de Zeus –car, en fait, les statues des dieux grecs n'avaient pas besoin d'être voilées dans la mesure où, à l'exception de quelques jours de fête, elles étaient conservées dans la cella toujours fermée– nous amène à un second courant de tradition qui explique pourquoi, dans la liturgie chrétienne, certains gestes et objets étaient voilés et cachés. Il existait autrefois un rituel originaire de la cour du basileus de Perse : c'était le rite de l'épiphanie du monarque, que Dioclétien devait reprendre et introduire à la cour de Rome. Certains jours, pour honorer l'empereur et sa famille, la cour se rassemblait dans l'aula impériale. La famille impériale se tenait sur une tribune cachée derrière un rideau. Lorsque celui-ci s'ouvrait, toute la cour se prosternait. On retrouve ces rideaux dans l'iconographie byzantine, où ils sont devenus un élément important de la représentation des saints : sur l'icône, le saint apparaît entre deux rideaux entre-écartés ; ce que l'on représentait ainsi, c'était donc le moment de son épiphanie, à laquelle on répondait en lui manifestant de la révérence. Dans la liturgie, à chaque élément du rite qui est caché correspond une épiphanie : celle de la Parole de Dieu, qui est portée en procession depuis le sanctuaire ; celle des oblates, pendant la procession ; et enfin celle du Corps et du Sang du Seigneur, après la transsubstantiation ; en Occident, le prêtre les élève au-dessus de sa tête pour que l'assemblée puisse les voir.

Le troisième courant de tradition n'a pas encore été, à mon avis, bien mis en évidence, quoiqu'il s'agisse d'une pratique connue depuis longtemps. Depuis les temps les plus anciens, on célèbre la messe au Saint-Sépulcre : pas seulement dans l'église qui a été bâtie au-dessus et où se trouvent plusieurs autels, mais aussi dans la Grotte du Sépulcre proprement dite. À cette occasion, le prêtre et les fidèles se rassemblent dans l'antichambre du Sépulcre, et c'est là que sont lues les lectures qui précèdent le sacrifice. Ensuite, le prêtre pénètre dans la Grotte du Sépulcre où la niche lui sert d'autel et où la nappe d'autel représente, en quelque sorte, le Saint Suaire. Lorsqu'il est à l'intérieur de la grotte, la communauté qui est dans l'antichambre ne le voit pas, elle entend simplement sa voix. La consécration se déroule dans le secret du sépulcre et, de ce fait, elle assimile l'acte sacrificiel du Golgotha avec le moment de la résurrection dans le sépulcre : en effet, cette résurrection fut une sorte de transsubstantiation, qui est la transformation suprême que puisse connaître une substance, passer de la mort à la vie. Dans une église, les fidèles se tiennent devant le jubé et l'iconostase –ou le dos du prêtre qui fait écran– comme devant le sépulcre à Jérusalem, dans le secret duquel la résurrection a eu lieu, en l'absence de tout témoin humain. L'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem fut la première église fondée par l'empereur Constantin, avec qui commence l'art de la construction des églises. La découverte de la Croix par sa mère Hélène a marqué le point de départ d'une époque de reconstitution de la Passion de Jésus, qui a permis d'étudier très en détail le Saint-Sépulcre, qui est le lieu central de la foi.

Dans l'Église d'Orient, avant l'Offertoire, le diacre lance cet appel : « Les portes ! Les portes ! Attention aux portes ! ». De tout ce rite de « huis clos », l'Église d'Orient n'a conservé que cet appel à cacher les choses. Dans l'Église d'Occident, le premier des ordres mineurs était celui de « portier » –*ostiarius*–, qui était chargé de veiller à ce que, après les lectures, ni les non baptisés, ni les pécheurs publics ne participassent au mystère proprement dit du sacrifice. Au cours du premier millénaire, dans la tradition des Apôtres, la liturgie était conçue comme la célébration d'un mystère auquel n'étaient pas autorisés à participer les non-initiés ni ceux qui n'en étaient pas dignes ; ceux-là devaient rester dans le narthex, qui est le vestibule d'entrée de l'église. C'était là que le prêtre absolvait le pécheur en le frappant d'une longue baguette appelée narthex –en grec « fêrule »–, qui a donné son nom à cette partie de l'église réservée à ceux qui n'étaient pas admis à participer aux mystères. À Rome, ces « fêrules » furent en usage jusqu'après le concile dans les sept principales églises stationnelles. Cependant, au cours des derniers siècles, comme il n'était plus possible de vérifier si tous les membres de la communauté étaient habilités à participer à la célébration, l'Église a reconnu la nécessité de préserver de la profanation les mystères du culte. C'est ainsi que, au cours

du second millénaire de l'ère chrétienne, s'est établie en Occident la coutume de prononcer à voix basse les formules les plus sacrées, le « Canon », dont le sommet est la consécration, pour ainsi les cacher derrière un voile de silence.

La petite armoire dorée dans laquelle sont conservées les hosties non distribuées à la communion s'appelle « tabernacle » : c'est là une appellation –latine– d'origine juive qui désignait une petite tente dans le temple mosaïque. Ce terme de « tente » implique en soi l'idée de « textile ». La porte du tabernacle est généralement cachée par un rideau de brocart, dont la couleur correspond normalement à la couleur liturgique ; la seule couleur à ne pas être autorisée est le noir, qui est réservé aux messes de funérailles et au Vendredi Saint : cela serait incompatible avec la Présence du Dieu vivant. À l'intérieur, la plupart des tabernacles comportent un autre rideau, et les ciboires sont eux aussi recouverts d'un voile qui les recouvrent comme un manteau : c'est le pavillon. Ainsi donc, lorsque l'on retire le ciboire du tabernacle, on a l'impression d'enlever une à une les pelures d'un oignon : chaque pelure en cache une autre.

On mentionnera aussi l'élément le plus connu, celui que l'on remarque le plus : depuis le dimanche de la Passion jusqu'au Vendredi Saint, on recouvre d'un voile les crucifix, les tableaux et les statues. Comme cela a lieu pendant le Carême, au cours duquel le culte est réduit à ses dimensions les plus simples –l'orgue reste silencieux, les cloches ne sonnent plus du Jeudi Saint au Samedi Saint, certaines prières ne sont pas récitées et aucune fleur n'est autorisée sur l'autel–, on a dit de ce voilement des crucifix, des tableaux et des statues que c'était un « jeûne des yeux ». Mais, à proprement parler, l'intention de ce rite n'est pas de supprimer le plaisir des yeux : il a son origine dans le rite qui entourait la Croix authentique découverte à Jérusalem par l'impératrice Héléne, le culte de la « Vera Crux », qui eut lieu d'abord à Jérusalem puis fut transféré à Rome, où il se déroulait dans l'église Santa Croce in Gerusalemme. Comme toute relique, la Sainte Croix était enveloppée de linges lorsque, pendant l'année, elle était conservée à la sacristie. Le Vendredi Saint, elle était apportée dans l'église et les linges en étaient ôtés dans le cadre d'un rite solennel pour qu'elle pût être exposée au regard des fidèles. De chaque côté de la Croix, un diacre veillait à ce que les fidèles qui venaient l'embrasser ne cèdent pas à la tentation d'en emporter un fragment. Pourtant, de tels fragments ont quand même fini par parvenir –quoique de façon tout à fait légale– dans de nombreuses églises d'Europe. À l'époque des Lumières, on disait en plaisantant que, si on rassemblait tous ces fragments, on pourrait reconstituer une forêt, mais c'est là une calomnie sans rapport avec la réalité : on a en effet calculé que, si on les réunissait tous ainsi, on obtiendrait tout

au plus l'équivalent d'un gros piquet, ce qui en soi, bien entendu, ne confirme ni n'infirmes en rien l'authenticité de chacune de chaque relique individuelle.

Cela dit, en Europe, chacun de ces fragments faisait l'objet d'un rite identique à celui pratiqué à Jérusalem et à Rome : il était solennellement dévoilé devant l'assemblée, qui venait ensuite le vénérer, et ce rite était exactement le même en France et en Allemagne. Finalement, il fut repris dans toutes les églises qui ne possédaient pas de relique de la Croix : on voilait la croix qui se dressait au-dessus de l'autel et, le Vendredi Saint, on la vénérât comme on le faisait pour la Vera Crux ; c'est le rite de l'Adoration de la Croix. On voilait donc la croix, non pas pour la soustraire aux regards mais pour procéder avec elle comme on le faisait avec la Croix authentique : ce n'était plus alors un objet de méditation, un objet de culte, un symbole sacré ; elle était redevenue l'authentique instrument de supplice sur lequel le Christ était mort. Si donc on voilait la croix, c'était pour souligner l'historicité de l'acte salvifique. Cela vaut aussi d'ailleurs pour l'introduction, dans le *Credo*, du nom de Ponce Pilate, un administrateur provincial modérément connu : le *Credo* parle donc d'une mort réelle, sur une véritable croix, à une époque bien déterminée du monde, en un lieu concret, et cette adjonction récuse l'interprétation mythique, allégorique et symbolique des événements racontés dans le Nouveau Testament.

C'est plus tard que s'établit la pratique de voiler tous les crucifix, les tableaux et les statues des églises, et elle n'a rien à voir avec l'Adoration de la Croix du Vendredi Saint. Les rencontres entre la chrétienté latine et la chrétienté byzantine pendant les croisades ont amené l'Occident à adapter le concept de l'iconostase, du moins pendant le Carême. C'est alors que, à Cluny, on commença à délimiter l'espace de l'autel, pendant le Carême, avec de grands « rideaux de carême » en toile peinte. Pendant les jeûnes, le culte se déroulait à l'abri de ces écrans. En Allemagne, on voit encore quelques-uns de ces grands rideaux, par exemple à Zittau ou à Brandebourg. Après le concile de Trente, cette pratique de célébrer les rites derrière des écrans ou des rideaux se répandit très rapidement dans toute l'Europe. Il n'en est resté que la pratique de recouvrir d'un voile les tableaux et les statues, coutume qui revenait à transformer toute l'église en une sorte de narthex, un vestibule non décoré, dans lequel, conformément à la coutume de l'Église ancienne, les pécheurs publics attendaient d'être absous. Après la réforme de Cluny, toute la communauté devait se considérer comme si, à l'instar des pécheurs publics, elle faisait pénitence et restait à l'extérieur du sanctuaire jusqu'à Pâques.

Pour les mouvements rationalistes de toutes les époques, la pratique religieuse consistant à voiler des objets et des rites est devenue le symbole même de l'obscurantisme. De même que, dans

le concept de l'« illuminisme », il y a l'idée d'une lampe allumée qui éclaire dans tous ses recoins une cave pleine de toiles d'araignée et de rats, la rhétorique des Lumières affirmait volontiers que ce mouvement déchirait les voiles et arrachait les masques. Pour les Lumières, ce que les voiles cachaient aux fidèles n'était que tromperie. Cette idée se retrouve à l'époque baroque, où l'allégorie de la *Fides* était représentée comme une femme dont la tête et les yeux étaient recouvertes d'un voile –ce qui cachait peut-être déjà une intention subversive, il serait intéressant de le vérifier–. La foi est une cécité volontaire, disaient ces pieuses représentations, qui n'incitaient pas vraiment à les imiter. C'était une réaction de défense de la foi, perturbée par le rationalisme qui croyait devoir mettre la religion en relation avec un *sacrificium intellectus*. Mais, en réalité, les fidèles connaissaient la signification du voile cultique depuis les temps les plus anciens. Lorsque Pompée avait pénétré en vainqueur dans le Temple de Jérusalem, il avait écarté le rideau du Temple dans une intention sacrilège, au grand désespoir des prêtres. Ce qu'il vit l'emplit d'un sentiment de triomphe –un sentiment que nous connaissons bien : derrière le rideau, il n'y avait rien–.

Mais qu'est-ce qui aurait dû se trouver derrière le rideau du Temple ? Pompée croyait-il vraiment avoir ouvert les yeux des juifs pieux en violant leur sanctuaire ? Ce qu'il ne vit pas –ou ne voulut pas voir–, c'était que, ce qui constituait le message important aux yeux des pieux juifs qui fréquentaient le Temple, ce n'était pas ce que ne cachait pas le rideau mais le rideau lui-même.

Ce que signifie réellement ce « voilement » des choses et des personnes, nous l'apprenons par la première mention qui soit faite d'une telle pratique dans l'Écriture Sainte : il s'agit en l'occurrence d'un vêtement. Après la faute originelle, Adam et Ève découvrirent avec effroi qu'« ils étaient nus », et ils se firent des vêtements avec des feuilles. Ce passage comporte quelque chose de très inquiétant : en effet, d'après ce que nous apprend la Genèse, l'homme fut créé parfait. Sa nudité n'était pas une tare : c'était l'expression de sa ressemblance à Dieu. Après qu'Adam et Ève ont contrevenu au commandement divin, cette tare apparaît tout à coup, quoique, extérieurement, l'homme n'ait en rien changé. Mais il a perdu quelque chose qui, désormais, lui fait défaut et qui suscite en lui un sentiment de perte. Pour la théologie, ce qu'il a perdu, c'est la grâce. Maladroitement, l'homme essaie de compenser cette perte. Il se couvre pour récupérer ce qui, jusque-là, l'a revêtu de son rayonnement.

Le « voilement », c'est donc alors un signe visible de l'auréole de la grâce et de la sainteté qui est devenue invisible à l'homme. Dans la liturgie, le voile est l'auréole qui correspond à l'essence propre des vases sacrés et de leur contenu, encore plus saint encore, une auréole que nul ne doit oublier si l'on veut se faire une idée juste de ce que signifient les vases sacrés ainsi que les

signes et les hosties. Si, dans la liturgie, un objet est voilé, ce n'est pas pour être dérobé aux regards, pour en faire un mystère ni pour cacher son apparence : chacun sait à quoi il ressemble. Par contre, cette apparence ne dit rien sur sa nature véritable –et c'est là la raison d'être du voile–. Et, lorsque l'on écarte ce voile, lorsque l'on pénètre au-delà des autres voiles qui sont derrière et que l'on ôte l'un après l'autre comme des pelures d'oignon pour atteindre au cœur du mystère, on est alors, de nouveau, confronté à un voile : l'hostie elle-même est un voile, ainsi que le dit une hymne française à l'Eucharistie : « Ô divine Eucharistie, ô trésor mystérieux ! Sous les voiles de l'hostie est caché le roi des cieux. »

On pourrait donc résumer une doctrine théologique du « voilement » en disant que la création de Dieu est réelle mais que cette réalité, cette capacité au réel, a été affaiblie par le péché originel. Son insuffisante réalité, sa capacité perdue à rayonner au-delà d'elle-même et à se faire connaître comme pensée du Créateur sont exprimées par le voile, qui remplace ce rayonnement³. On voit donc maintenant ce que nous dit –ou ne nous dit pas– une liturgie qui renonce à voiler les choses : la présentation de la matérialité nue ne tient plus compte de la perfection surnaturelle de la création et de la capacité du monde à être racheté.

³ Dans le nouveau rite instauré par le pape Paul VI ainsi que dans la pratique –maintenant courante et parfois même encouragée par les évêques–, on ne cache plus rien. Il n'existe plus de séparation entre le sanctuaire et la communauté. Le voile de silence ne cache plus le Canon, les vases sacrés ne sont plus à l'abri d'un voile, le pavillon du ciboire n'existe plus. Le ministère du sous-diacre, pourtant attesté depuis le III^e siècle, a été supprimé. On ne recouvre plus non plus la patène d'un voile. Lors de la bénédiction du Saint Sacrement, il est rare que l'on utilise le voile huméral pour tenir l'ostensoir –en fait, ce rite a lui-même quasiment disparu–. Quant à voiler les crucifix pendant le temps de la Passion, c'est laissé à l'arbitraire des prêtres : certains le font, d'autres pas. En défense de la réforme liturgique, on ne cesse d'affirmer que l'on a « restitué » au rite de la messe la forme qu'il avait au temps du christianisme primitif, en le « purifiant » et en le débarrassant de toutes les adjonctions ultérieures. Dans ce contexte, les voiles et voilements sont présentés communément comme des « adjonctions tardives » alors qu'ils expriment le caractère de « mystère » que possédait déjà la liturgie du I^{er} siècle. Comme tous les historicismes et toutes les restaurations –y compris dans le domaine de l'art–, on peut faire à l'archéologisme le reproche que Faust adressait à un Wagner imbu d'histoire : « Ce que vous appelez l'esprit des temps, / c'est l'esprit propre des seigneurs / dans lequel se reflètent les temps. »